

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . . Rédacteur en chef.
GNAFRON Caissier.
MADEEON. . . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouailleur; épatant ébétant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES ENPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPOTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU Rédacteur.
GLAQUE-POSSE id.
JÉROME id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

DIX-HUITIÈME

AUX GONES DE LYON

Chers lecteurs....

— Que donc que te dis, ma'ne ma piau?... Parle leur z'y voir le *Gorguillonais*, comme a dit c't'autre :.... Z'enfants,....

— Guignol, assez de ce langage trivial, mort depuis longtemps et incompris aujourd'hui; sa place est marquée dans les bibliothèques, où messieurs les bibliomanes, les érudits et les philologues pourront le consulter s'ils en éprouvent le besoin; qu'il y reste donc enseveli à tout jamais. Notre siècle, qui répand partout les bienfaits de l'instruction, ne doit pas voir ressusciter ces patois dont la grossièreté resserre l'esprit, nuit à la propagation des lumières et conserve les superstitions. C'est la langue française, pure et correcte, organe de l'Europe savante et du Monde entier, flambeau de la civilisation; c'est cette langue immortelle illustrée par les beaux génies littéraires de la France, qui doit être seule employée dans une feuille ayant la prétention de moraliser et d'instruire. Ton incarnation nouvelle n'a pas eu d'autre but que de t'obliger à parler à ton public un langage noble et digne.

— Eh ben, vielle, si te crois que te vas museler ma bavarde, te t'es crânement mis le doigt dans le z'yeux. — T'a pas besoin de tant faire ta demenette au beurre frais, fichue gnougne! Que donc que t'as foutimassé de si chenu dans mes

mimeros 23 et 24, là ouisque t'as voulu chiner le baluchon de l'article de fond? Te n'esses tombée à bouchon en tirant su la chevillière aux lignes pour appondre à cha-un de mots que venient tout de guinguoi. Ah! gn'a ben de quoi te n'en chatouiller la courge! Et si les gones s'en sont reliché les babines de ton article de l'Université, faut qui soyent bigrement devenus borgnasses. Allons, petite, te sais ben que te n'esses que la basane, et que c'est moi que te tannerai, si te barbottes comme ça.

— Trêve de ces phrases malsonantes qui t'ont valu l'épithète de poissard-ordurier lyonnais. Vois les nouveaux organes de la petite Presse, dont je suis le défenseur et l'admiratrice; ils t'ont donné les écrivains et te montrent l'exemple à suivre; modèle dont la dignité du journalisme ne devrait jamais s'écarter.

— Pauvre piau que t'esses! De drôles de merles spirituels que ces griffardins de deux liards; tous de Jacquots courageux que n'ont pris la clef des champs que quand Guignol leur z'y a eu ouvri la porte de la cage. De gones que n'attendent pas que je soye mort pour de bon pour arraper m'n'héritage. Eh! nom d'une tavelle! qui me cabossent le coquelichon si veulent, je quincheraï pas pour ça, je n'en ai l'habitude; mais quand y venient torcher dans la main de leur grand, ah! c'est ça que me grabotte le menillon! Torchez, torchez, petits, quand gn'aura pus de graine, gn'en aura encore. — Assez causé su ce sujet, mamie; recommence voir ton potat... Et reluque-moi ces

m'ssieurs qu'ont de collerettes en tuyaux d'orgues et de z'habits de soye, et que sont venus tout à l'esqueprès pour juger Guignol et sa piau arcade-mique. — Allons, t'as la parole.

— Chers lecteurs, lors de la fondation du journal qui porte mon nom, il était nécessaire d'appeler votre attention sur l'organe que j'allais créer. Les insuccès réitérés, les tentatives avortées de la petite Presse à Lyon n'étaient pas faits pour encourager les écrivains; et, certes, il y en eut d'un mérite incontestable et d'un talent reconnu qui échouèrent contre l'indifférence du public: On ne lisait pas ou fort peu à Lyon; et les seules feuilles parisiennes suffisaient au besoin intellectuel de notre ville... Pour conquérir ce public lecteur, il fallait l'allécher par l'originalité, par l'excentricité et soumettre à son jugement...

— Mais nom d'un rat! te t'empiautres, pauvre patoire!... Que diable, bajaffles-tu? Est-ce que les gones ont besoin que te leur z'y debobines de vieilles z'histoires qui savent mieux que toi? On dirait ben que mon canard est traîné par la tignasse devant le tribunal de la jugeotte piblique... Pas de bêtises, ma mie! jappie leur z'y voir quèques gognandises au sucre que leur z'y chatouillent la bredouillette. Et pis, catole, laisse-moi voir ton estyle que crevogne dans son corset. Tiens, te n'en prends z'un goitre que fait que te siffles comme un merle embaumé... Te ne sais donc pas que te parles au peuple?

— Je le sais, et c'est précisément dans l'intérêt du peuple lui-même que je crois devoir réagir

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GARNÉS LYONNAIS

Fil-de-chaîne, Trame-souple et Cie.

La fabrique Lyonnaise avait autrefois une réputation de probité, de moralité parfaitement bien établie, et, en parlant de nos industriels, il n'y avait qu'une voix dans l'univers tout entier pour célébrer leur honnêteté et leur rondeur en affaires.

S'il y avait plusieurs maisons de la force de celle de Fil-de-chaîne, Trame-souple et Cie, cette réputation deviendrait bien vite aussi mauvaise qu'elle a été bonne, et, si on jugeait nos compatriotes d'après ces tristes spécimens, on en aurait une bien piètre opinion.

Je sais bien qu'on ne peut pas exiger que le fabricant soit le père de tous ses ouvriers, ce serait désagréable quelquefois pour lui, mais de là à leur administrer des volées de coups de poing quand ils ne sont pas bien contents, — il y a cependant de la marge.

Il y a longtemps, — heureusement, — qu'on a fait justice de la métaphore hardie qui consistait à dire des industriels qu'ils s'engraissaient des sucurs du peuple, la maison Fil-de-chaîne a pris, elle, cette expression presqu'au sérieux, et, ne pouvant faire le plus, elle fait le moins et vise à s'engraisser par la transpiration de ses trames et de ses organsins.

En d'autres termes, elle travaille en grand sur les petits déchets, et le pauvre tisseur à beau économiser sa soie, veiller à ses canettes et rogner même sa *jointe*, il ne s'en trouve pas moins en déficit toutes les fois qu'il va rendre sa pièce au magasin.

Quelquefois le malheureux réclame et se plaint vivement, alors notre fabricant met en application un procédé à lui de raisonner avec ses subalternes, procédé qui ne manque ni de pittoresque ni d'imprévu.

Il saute à la gorge du canut, lui assène une douzaine de coups de poing sur le nez et le fourre à la porte en le prévenant d'aller chercher de l'ouvrage ailleurs.

Notre homme n'use pas seulement de cette méthode dans son magasin; en faisant sa ronde, il applique aussi parfois ces principes un peu égalitaires. Malheureusement pour lui, il s'est trouvé des gones peu endurants, dans le nombre, qui ont riposté vivement par des arguments du même genre, de sorte qu'il est souvent arrivé de voir maître Fil-de-chaîne rentrer chez lui, l'œil poché, le nez en compote ou bien avec un habit dont les pans étaient restés sur le champ de bataille.

Que voulez-vous? toute médaille à son revers!...

Nous avons souvent stigmatisé dans le *Journal de Guignol*, le rôle ignoble que jouaient certains hommes dans la fabrique Lyonnaise; c'est le rôle de suborneur, alors qu'ils s'appuyent sur le besoin des ouvrières qu'ils emploient et sur la modicité du salaire que reçoivent ces malheureuses.

Grâce au Ciel, il n'y a qu'un petit nombre de maisons dans lesquelles on puisse signaler des faits semblables; mais, entre toutes, celle qui pratique le plus ce genre d'exercice, c'est sans contredit la maison Fil-de-chaîne, Trame-souple et Cie.

Ce ne sont pas des hommes que ces êtres là; ce sont des satyres, et notre langue n'a pas d'expression assez forte pour qualifier certains faits que mon respect pour la pudeur publique m'empêche seul de raconter.

Il est bon certainement de montrer le vice à nu pour le signaler à tous; mais il est aussi certaines manœuvres tellement sales qu'elles ne peuvent même se raconter. Ces manœuvres, Fil-de-chaîne, Trame-souple et plusieurs de leurs employés s'en servent; tout leur est bon pour assouvir leur brutalité. De tels hommes sont la honte de leur profession.

Il est ignoble de chercher à ramasser un peu d'or d'une façon déloyale; il est dégoûtant de tromper ceux qu'on emploie ou ceux avec lesquels on est en relation d'affaires, mais il est immonde d'abuser de son autorité et de la misère d'une femme pour la pousser brutalement dans la boue en la faisant choisir entre le déshonneur et la faim.

Fustiger les ridicules est une bonne chose; mais ce n'est pas la tavelle ni la trique qui peuvent suffire pour des hommes de cette nature.

C'est facile à l'homme aisé de trouver ces phrases trop violentes et de croire en les lisant à l'exagération d'un moment d'emportement; mais chacun sentirait son sang bouillonner dans ses veines s'il avait vu de près les victimes de Fil-de-chaîne et de Trame-souple. C'est un spectacle navrant en effet que celui qu'offre un pauvre canut sans pain, pleurant près de son poêle sans feu, au souvenir de sa femme ou de sa fille tombée dans la fange pour avoir plu une fois à l'un de ces sultans du taffetas.

contre ton aberration en ne me servant pas de ce dialecte vulgaire et misérable.

— Misérable ! mon langage est misérable ! pas tant que le tien, vieille grolle ! Si te veux faire assaut de batillon avec moi, te peux ben aller chercher les chevaux de remonte du Chemin-Neuf, et te verras ben que mes pormons sont pas si esquinés que ta corgniole.

— Ceci n'est que de l'ergotage qui confirme une fois de plus que ta phraséologie n'est qu'un ramassis de termes d'argot inintelligibles.

— Hein ! que donc que te dis?... C'est pour ça que gn'a pas mal de gones que n'en fesient leurs farettes et que havent comme de merluches, pace que j'ai pas pu leur z'y servir leur fricot depuis trois dimanches.

— J'en conviens, et cela prouve l'influence désastreuse de ton style sur le goût de nos concitoyens. Grâce à des métaphores audacieuses, des allégories, des métonymies bizarres, tu es parvenu à faire accepter cet ignoble langage que ne débobine que de gandoises qu'embarlificottent les penseuses des cavets qui tombent à cacabozon dans le panneau, là où s'embringuent de telle force qui n'en deviennent de z'imb'ciles qu'ont le coco fêlé au troisième mimero de ton journal.

— Ah ! ah ! ah ! ta jacassière que fourche ? t'avale le gorgeon malgré toi ! Te vois ben, ganache, que mon gorguillon n'est pas de guenille ! T'as mordu à l'hameçon de ce que t'appelles ma vartigolerie. C'est l'effet du jognement, benoite !... Allons ! allons pas tant de frimes, detrancanne tant que te voudras, ça te demandigollera par la machoire.

— Non, jamais ! c'est un *lapsus lingua* que je répudie, et dont je rougirais presque de honte. — J'en appelle à l'aréopage qui nous écoute ; qu'il juge et prononce, je me soumettrai à son arrêt.

— Eh ben, parlez-lui z'y voir, vous là-bas, le m'ssieu à la collerette.

— MONTAIGNE. — « Les propos de l'esprit qui t'anime me paraissent justes ; la bonne foy y reluit évidemment. J'estime davantage son langage doux, agréable et d'une naïve simplicité, à toutes ces façons d'orner et d'embellir les paroles. Pour moi qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant et éloquent, les ordonnances logiciennes et aristotéliques ne me paraissent pas à propos. Je n'ay souci de toute cette science de gueule ; je veux des discours qui donnent la dernière charge dans le plus fort du vice, et c'est à quoy ny les subtilités grammairiennes ny l'ingénieuse contexture des paroles ne servent auculnement. Il faut passer hardiment par dessus les règles vulgaires en faveur de la vérité et, en ce qui me touche, je suis de l'avis de Guignol, quelque langue que me parle lent les gens, je leur parle la mienne. »

— Hein ! que n'en dis-tu, ma'me ma bazanne ? n'en velà z'un que te saraboule un peu chenusement. Tiens, arquepince voir ce t'autre qu'a l'air d'être grand-lié avec la collerette ; y va te tarabuster à son tour : c'est z'a toi qui va s'adresser.

— RABELAIS. — « Oh ! maître sot, oyson bridé, cane bâlée qui ne sçais flairer, en la boîte, les fines drogues qui y sont réservées, parce que estimant tout par l'extérieure apparence et voyant Guignol ridicule en son maintien, simple en son langage, toujours riant, toujours se gabelant, toujours dissimulant son divin savoir sous de rustiques propos, ne prises pas la sagesse de ses préceptes et, lisant les joyeux noms de Claque posse, Cogne-mou et autres, juges sottement n'être qu'orateur de mocqueries, folastreries et et dérision. — Eh ! vraiment, si tu traites ainsi d'argot, de termes grossiers, les mots et le langage de tes compatriotes, que diras-tu de mes livres ; ces beaux livres de haulte gresse, légiers aux pourchas et hardis à la rencontre ; livres qui sont depuis si longues années, la délectation et enseignements mirifiques des plus sages et beaux esprits de tous les temps, les

« quels savent si bien, par curieuse leçon et méditation fréquente, découvrir et sugcer la sub-tantifique moëlle ; c'est-à-dire la doctrine absconse en icelle. Ores, tais-toi, et va au diable ! »

— Je crois qui t'a trafusé la bourre ; rebiffe toi voir si te peux.

— Maitres illustres, je ne prétends pas blâmer la simplicité du langage ; j'admire votre style naïf et inimitable, mais je veux seulement défendre la cause de notre belle langue française ; celle de Racine et de Molière.

— Va donc, cancorne, t'esses ben encore une journaliseuse de rave-cuite ; te fais comme ceusses là qu'ont la favette dans les trippes ; te leur z'y fais mimi su la miaille sans pif. Tiens, ouvre tes écouteuses et tes châssis, vela deux particuyers en taffetas qu'ont de perruques que font la gnaque aux poutrônes de Bellecour ; je crois qu'ils ont envie de te sigroller le cotivet.

— RACINE. — « Je devrais peut-être m'abstenir de prendre parti en ce débat, car je n'entends point très-bien le langage populaire de ce pays, ce dont je suis marri, car j'ai reconnu qu'on y est aussi fin et délié qu'en aucun lieu du monde. Mais il s'agit, je crois, aussi de la langue française, et, à ce propos, je n'hésiterai pas à vous marquer combien je m'étonne de voir confondre la langue que nous avons parlée avec le jargon du siècle présent. Je ne m'émerveille pas moins de trouver en une lourde forme matérielle, simple enveloppe extérieure d'une marionnette grotesque, un avocat aussi zélé de la pureté du langage ; il lui siérait mieux de moins parler en faveur du Français et de le respecter davantage, outre qu'il est impertinent de proposer à l'imitation les écrits qu'il cite comme modèles. Pauvres candidats à l'Académie, j'ai lu quelques-unes des feuilles que vous représentez, protégez, admirez et souvoyez, et je n'y ai vu nullement appliquer les préceptes que vous professez avec tant d'ardeur : Des fautes inexcusables, les plus blessants outrages contre la grammaire, de détestables quolibets, voilà tout ce que j'y ai remarqué. Croyez-moi, petits folliculaires, le meilleur plaidoyer que vous puissiez soutenir, vous et bien d'autres écrivains de votre siècle, en faveur de la langue française, le plus grand service que vous puissiez lui rendre serait de vous taire et de ne plus écrire. »

— Atout ! ma'me la piau, t'esses écrabouillée ; mais ne jingue pas, t'as pas fini ; velà z'un autre m'ssieu qu'est ben un peu patraque et que carcasse comme un Cupidon d'automne, je crois qui va te sigroller le casaquin.

— MOLIÈRE. — « Vous êtes vraiment d'étranges bélières, législateurs littéraires au petit pied, qui invoquez une autorité que vous ne respectez pas, une langue que vous outragez indignement, eh ! laissez donc chacun user du langage qui lui est connu ; un brave homme qui parle patois est préférable à vingt gratte-papier qui écorchent le français. Ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux que la pompe ridicule de votre style précieux, faux et guindé, où la sottise se prélassse à chaque ligne. — Va, Guignol, ne t'inquiète pas de ces criaileries, poursuis ta tâche : Le devoir du petit journal comme de la comédie est de corriger les hommes en les divertissant. Les plus beaux traits de la morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On veut bien être méchant, mais on ne veut pas être ridicule. Poursuis ton rôle ; si tu eusses vécu de mon temps, je t'aurais emprunté mes plus beaux traits. Et puisque ton langage populaire divertit mieux et frappe plus vigoureusement, continue à t'en servir ; Si tu as contre toi les fripons, les pédants et les sots, tu auras toujours de ton côté les

« hommes de cœur et les gens d'esprit. »

— Te vela clouée sous bande et te ne seras décollée que si te connais le carambolage-Chastaing, te sais ben ?...

— Oui, je le confesse, je suis battue ; mais j'ai confiance dans ta bienveillance traditionnelle ; Guignol, accepte une transaction amiable, qui devra satisfaire tes partisans ainsi que mes amis : A chacun de nous appartiendra le journal à tour de rôle.

— Ça z'y est ! t'écriras une fois de la patte droite et une fois de la gauche ; et pis, ça sera les gones de Lyon que feront voir qui là que vaudra le mieux de Guignol ou de sa bazanne d'académie. C'est les escalins qui marqueront les points.

Salut, z'enfants, gn'a point de babo, pisqu'on pourra rire à tirelarigot de fois que gn'aura.

GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLERE

REVUE SATIRIQUE

Guignol et Gnafron se promènent sur la place Saint-Jean ; de magnifiques voitures arrivent. M^{lle} A... épouse M. Z... Un grand rassemblement de curieux se forme devant la cathédrale ; les uns sourient et les autres chuchotent tout bas ; depuis huit jours on parle de ce mariage : union hétéroclite qui soulève des commentaires bizarres, lesquels fournissent les éléments de la chronique locale. Arrive une voiture plus élégante que les autres, et la foule de s'écrier : La voilà ! la voilà !

En effet, une jeune fille, au teint pâle, vêtue d'une robe d'une blancheur irréprochable, couronne virginale au front et fleurs d'oranger au côté, descend du véhicule et se dirige, suivie de ses parents, vers le parvis de l'église, où le cérémonial catholique attend les époux. La mariée est blonde ; on devine sur sa joue la trace de larmes furtives. Le marié a les cheveux gris ; — il a sans doute dédaigné de les faire teindre ; — son sourire affecte le plus de grâce possible.

GNAFRON, en extase.

Innocence, pudeur, beauté, tout brille en elle !...
Je voudrais bien savoir laquelle est la plus belle,
La plus pure, et devant le moins vite changer,
De la femme innocente ou la fleur d'oranger,
Puisqu'on dit que tout passe et s'éteint dans ce monde...
C'est égal, mon vieux, c'est une belle blonde.
La ravissante fleur que l'amour va cueillir !
Une perle du ciel la fait s'épanouir,
Et remplit de rayons son virginal calice !
Elle entre dans la vie.

GUIGNOL, gravement.

Elle marche au supplice !
Comment ! tu n'as pas vu la trace de ses pleurs
Et son sein haletant au souffle des douleurs ?
Quoi ! tu n'as pas compris au sourire du père
Que tout bas cette enfant sanglotte et désespère ?
Qu'on lui fit prononcer tout haut le *oui* fatal
Quand l'âme disait *non* pendant l'acte brutal ?...
Mordre au cœur son enfant comme avec des tenailles,
O misère ! forcer le fruit de ses entrailles
A prendre pour de l'or un homme aux cheveux gris,
Usé, blasé, sans force, aux membres rabougris,
Dont l'or n'efface pas la laideur de gorille ;
Dis-moi, n'est-ce pas là prostituer sa fille ?
La misère, la faim, un faux-pas, un écart,
Souvent font trébucher la vierge au lupanar ;
L'impudeur la saisit, elle devient ribaude
Et se moque de tout ; que l'on rie ou claboude
Sur son compte, qu'importe ! Elle gagne son pain
En faisant sans rougir son métier, son métier de catin.
De par son libre arbitre et ses penchants au vice,
Elle entra tête basse au fond du précipice.
Mais prendre, par orgueil ou par cupidité,
Sa fille, dont le front, beau de virginité,

N'a point encor frêmi sous les baisers de l'homme,
 La vendre comme on vend une bête de somme!
 La pousser frémissante et pâle de frayeur
 Dans le lit d'un mari, d'un sceptique railleur,
 Qu'après un bon dîner toute luxure gagne,
 Car il boit à la fois l'amour et le champagne,
 Ce vin blanc, écumant comme un chien enragé,
 Qui fait que le cerveau souvent est dérangé.
 Prendre un corps débauché, cicatrisé de taches!
 C'est infâme! Allons donc! ces parents sont des lâches!
 Des monstres vaniteux, outrageant à la fois
 La nature, l'amour, Dieu, les hommes, les lois!
 Qui sait si cette enfant, qui demain sera femme,
 N'avait pas un amour tout fleuri dans son âme,
 Un idéal divin, de qui l'influx si pur
 Lui préparait d'avance un ciel toujours d'azur!
 Qui sait si, regardant du coin de sa fenêtre,
 Elle n'avait pas vu celui que Dieu fit naître
 Pour compléter son cœur et sourire aux berceaux
 Pleins d'enfants gazouillant, comme font les oiseaux;
 Enfin, celui pour qui, suave de tendresse,
 Elle serait toujours la femme et la maîtresse!...
 O parents monstrueux! parents dénaturés,
 Ses feuillettes d'avenir par vous sont raturés!
 Sur ses rêves d'amour votre bouche livide
 A soufflé. Maintenant son pauvre cœur est vide;
 Votre vierge d'hier éprouve des dégoûts
 Et sent plisser sa lèvre aux baisers de l'époux!
 Si cette femme, un jour, devient femme adultère,
 Vous serez les premiers à lui jeter la pierre,
 A cracher sur son âme, à marcher sur son cœur,
 A dire à son mari de venger son honneur,
 Et qu'il a deux bâtards dans son fils et sa fille!...
 Et pourtant tout ce mal, mauvais chefs de famille,
 Découlera de vous, de l'imbécillité
 De vos yeux aveuglés par la cupidité,
 Et vous aurez fait choir, jusqu'au cou, dans la fange,
 Celle qui, par l'amour, pouvait rester un ange!
 Qui ne fut point aimé ns saura point aimer.
 Tout le mal qui naîtra, vous l'aurez fait germer.
 Si, par soumission, elle reste fidèle
 A ses devoirs d'épouse, elle sera cruelle,
 Rigide sans raison, irascible toujours;
 Dans la haine et l'ennui dévidant tous ses jours;
 Elle craindra sentir remuer ses entrailles :
 Comme on l'a tenaillée, elle sera tenailles!
 C'est dans ces sentiments que des enfants naîtront,
 Chétifs et souffreteux; et, lorsqu'ils grandiront,
 En restant dans la loi bestiale, qu'on réproûve,
 Ces enfants croiront voir en leur mère une louve!
 Ainsi vous apportez, par l'amour de l'argent,
 Aux phalanges du Mal votre affreux contingent.
 Dans vos feux inféconds, vous ne créez que cendre...
 Le progrès veut monter, vous le faites descendre.
 Vous méprisez les lois de la divinité
 Qui vous appelle en haut; votre dieu-vanité
 Vous enchaîne et vous rive à la froide matière,
 Votre cœur est de fer, votre âme sans lumière!
 L'or est votre fétiche, il vous domine tous;
 Devant lui, vous ployez l'échine et les genoux.
 On ne s'attache pas à des choses qui s'usent,
 A des riens passagers. Que vos regards s'abusent
 En accordant un prix à ces futilités,
 A ces hochets dorés faits pour les vanités.
 L'homme n'emporte rien, lorsque la mort l'appelle,
 Si ce n'est son amour, qui fait l'âme immortelle!
 Vous aimez la matière?

— Ah! notre or est si beau!
 — Mais tout cela se laisse au revers du tombeau.
 Au moment où la mort referme vos mains vides,
 Votre or, vos diamants sont des objets arides.
 La vie est dans l'amour : si l'on meurt ici-bas,
 Là-haut, on se souvient, là-haut, on ne meurt pas!

GNAFRON.

Sacrebleu!... tu nous fais une rude harangue!
 Ah ça! le vieux saint Paul t'a-t-il prêté sa langue,
 Et ses haillons troués, et ses pieuses mains,
 Qui savaient souffleter tous les faux dieux romains?
 Si cela continue, avant peu, sur la terre,
 La borne et le trottoir remplaceront la chaire.

COGNE-MOU.

Avis-Guignol.

Le jeune et bouillant Gascon qui a de si brillantes dispositions pour la lutte romaine, est invité à se présenter au bureau du journal pour y recevoir une couronne de rosière destinée à récompenser une vertu qui a su résister à deux yeux aussi marseillais qu'incandescents.

L'Homme respectable qu'on a rencontré entre plusieurs vins dans la soirée de mardi, est invité à ne pas renouveler ces libations, indignes de sa profession, sous peine d'une exécution dans les règles.

Les deux ardents Docteurs qui ont cherché à s'enlever leur clientèle à coups de poing, mardi soir, sur la place Sathonay, sont vivement engagés à se proposer comme amateurs au directeur de nos luttes antiques.

Le public serait enchanté de voir la Faculté échanger ses arguments dans un costume favorable aux études anatomiques.

IL FAUT BRILLER

II

Les Jocrisses de la Vanité

HECTOR SÉNEVÉ

Au premier rang de cette catégorie de gens dont la vie est constamment troublée, triturée, dévoyée par un sot orgueil, par l'envie de briller, par le désir de passer pour les enfants gâtés de la fortune, il faut placer Hector Sénevé.

Fils d'un marchand de grains, auquel la stricte économie des vieux commerçants a fait faire une petite fortune, ce Jocrisse est en train de la dissiper en menant la vie active et dispendieuse des cocodès bien rentés.

Toujours musqué, frisé, ganté, il élève des cottes, monte un cheval quart de sang, soupe régulièrement au Parc, tutoie les usuriers, a des cartes de visite armoriées, se fait appeler baron par le cocher de sa remise et parle incessamment de ses propriétés de la Bourgogne.

Il est, en outre, secrétaire ou vice-président de ce Sanhedrin des modes qui siège aux théâtres, aux bals, à Bellecour, enfin partout où il a la chance d'être remarqué : Sanhedrin composé d'idiots, d'exploiteurs auxquels tailleurs et bottiers font crédit, soit à cause des *espérances*, soit parce qu'ils servent de réclame, de mannequins ambulants, en distribuant, aux benets qui ont trop d'argent, l'adresse de leurs fournisseurs.

C'est Hector Sénevé qui a frappé d'ostracisme le pardessus simple et qui l'a remplacé par le *macferlane*; c'est lui qui mesure l'envergure des pantalons à la hauteur des genoux et répond de la *tombée* si vous suivez ses avis; c'est lui qui discute sur la coupe des faux-cols, la largeur du plastron des chemises, la forme et le nœud des cravates; c'est lui qui résout victorieusement des questions aussi graves que celles-ci : *Le sautoir est-il préférable à la gilette? La bottine lacée à la botte Suxvaroff*; c'est lui qui vous démontrera jusqu'à l'évidence qu'il faut tenir sa canne de la main gauche, en parlant à une femme; enfin, c'est ce grand gaillard de vingt-huit ans qui vous prouvera par A + B que le dernier firman de la mode a proscrit les chaussettes et qu'il met au banc de l'opinion l'homme dont le chapeau de soie n'a pas 0,22 1/2 de hauteur.

A ces graves occupations, qui l'absorbent une partie de la journée, ce godiche en ajoute d'autres

non moins importantes : il lit les articles *big-life* des grandes feuilles parisiennes, s'occupe activement de la santé de *Cora-Pearl*, s'inquiète des *triumphes* de Thérèse et de *Gladiateur*, apprend avec un plaisir indécible que la saillie de *Vermouth* vaut mille francs; toutes choses dont parlent avec complaisance les journaux réputés sérieux... Aussi passe-t-il, dans son monde, pour être bien informé.

Son bonheur serait complet s'il n'était quelque chose qui lui résiste éternellement; ce quelque chose, c'est une *fortune*, une *vraie fortune*, et non pas quelques louis péniblement arrachés aux usuriers. Il sait qu'il est jeune, qu'il est beau, mais il sait trop qu'il est pauvre, qu'il ne pourra jamais avoir, comme un tel, un *dogkart* à ressorts contrariés, *timon brisé*, *compensateur*, *système Paddison*, *New Gloucester square*, *London*; qu'il ne pourra jamais aller perdre, comme X..., tous les hivers, trente mille francs à Hambourg ou à Monaco, ce qui est le *nec plus ultra* du bon ton. Et le malheureux verse des larmes de sang.

Faute de cent mille francs de rentes, ou même de cinquante, ou même de dix mille, il faut qu'il se résigne à être, dans cette sphère lumineuse, constamment primé, éclipsé par le vrai, l'authentique Bouton-d'Or; il faut qu'il continue à recevoir, en souriant, des coups de poignard comme ceux-ci : *Un tel a une jaquette anglaise d'un galbe infini; Nathan a vendu comptant à un officier de hussards la jument grise qu'il l'avait refusée à crédit*. Tortures inouïes, vous l'avouerez, et qu'il subira toute sa vie.

Oh! un million! et il irait à Paris; il chanterait le vin, le jeu, les belles, musique de Meyerbeer; il aurait, à lui tout seul, des actrices à brillants, qui, au besoin, lui prêteraient de l'argent, ce dont il se vanterait assez pour être pourvu d'un joli petit conseil judiciaire; il serait bien reçu dans toutes les maisons suspectes; il ne dédaignerait pas de se battre quelquefois avec des voyous au bal de la *Reine blanche*; il se ferait remarquer par quelques excentricités bêtes, et tout de suite les *tours de Pise* du journalisme le proclameraient parfait gentilhomme et l'embrasseraient; et pour peu qu'il s'établît aubergiste de la littérature, que les mets fussent friands et les vins fins, on l'appellerait *Mé-cène*, et Timothée Trimm le chanterait sur sa guitare quêteuse.

COLOMBINETTE.

COUPS DE CRAYON

GABRIEL TIRELYRE

Gabriel Tirelyre n'a jamais gravi d'un jarret fiévreux les sommets du Pinde ou de l'Hélicon; ses pieds n'ont pas ensanglanté les pierres du sentier, et l'on ne trouverait pas un de ses boutons de chemise aux ronces du chemin.

Pour lui, Apollon s'est fait bureaucrate, — la Muse est venue le trouver sur un coussin percé, il a pu supporter l'éclat de son regard, grâce à une visière verte, et il a serré la belle dans ses bras garnis de fausses manches.

Est-ce à dire que Gabriel Tirelyre manque de sens poétique et fasse rimer *grattoir* avec *écritoire*?

Que non pas.

Si, dans quelques poèmes officiels, destinés à des oreilles graves, — il manie le mieux du monde le pathos académique et aligne l'alexandrin classique avec une lourdeur et une régularité irréprochables, — il sait, à l'occasion, trouver de tendres accents et pincer d'un doigt expert les cordes amoureuses de sa lyre.

Malheureusement, dans ses relations avec quelques potiches de connaissance, qui ont déteint sur lui, il a pris un vernis de puritanisme ridicule sous lequel il cache ses petites orgies de sentiment et ses sacrifices aux grâces.

Qu'y a-t-il gagné? — C'est qu'on est obligé de gratter l'homme grave un peu fort — pour trouver le poète et l'homme d'esprit.

STÉPHANE FIGULIN

Le style, — c'est l'homme.

M. de Buffon n'aurait jamais écrit cet apophtegme s'il avait connu Stéphane Figulin.

A voir sa figure douce et bienveillante, sa démarche tranquille, ses cheveux grisonnants, son attitude calme et un peu rêveuse, on ne se douterait guère que c'est là le

poète original, railleur toujours, sceptique souvent, qui taille un vers comme un diamant et fait un chef-d'œuvre en quatorze lignes.

Dédaigneux de la mise en scène ridicule au moyen de laquelle quelques bâtards d'Apollon cherchent à hucher sur un piédestal leur phthisie pulmonaire, leur barbe longue et leurs mains sales, — notre poète riait de tous ces farceurs qui ont plus de cheveux que de talent, et, amoureux de son art, caché derrière un arrêté préfectoral, il ciselait, ciselait, ciselait...

Un beau jour, la Renommée, lasse de sentir sa tunique tirillée par tous les charlatans littéraires qui veulent souffler dans sa trompette, est venue prendre par la main Stéphane Figulin étonné, qui l'attendait tranquillement dans son fauteuil.

Lui, bon garçon, s'est laissé faire, et il a suivi la belle en souriant, sans serrer une main de moins ni écrire un sonnet de plus.

Certes, notre envie était grande d'imprimer le nom de ce vrai poète, — mais on a tant reproché au *Journal de Guignol* de faire des personnalités, — que si quelqu'un s'avisait de dire qu'il s'appelle..... Joséphin Souлары, nous serions presque tenté de lui répondre : Allons donc !

DIOGÈNE.

Depuis près d'un mois, il se fait contre Guignol un assez joli croassement.

Brochures, journaux, caricatures, tout cela piaille et braie à qui mieux mieux, — dans l'unique but, — qu'on le sache bien, — d'attraper quelques gros sous, — à la faveur d'un nom populaire.

Nous ne nous amuserions pas à répondre aux badauds qui nous injurient, — si quelques personnes simples n'avaient la naïveté de prendre ces messieurs au sérieux.

Expliquons-nous donc, une fois pour toutes, sur le pseudonyme en matière de journalisme.

Où avez-vous vu, — s'il vous plaît, — un journal littéraire ou satirique, ou politique même, qui n'ait cherché à stimuler la curiosité des lecteurs par le mystère, l'imprévu, ou la surprise qui ressortent du pseudonyme !

Qu'est-ce que c'est que les *Colombine*, les *Légion*, les *Marquis de Villemer*, les *Monsieur-tout-le-Monde*, les ***, les *Minimus*, les *Ego*, les *Alter*, les *Gérôme*, les *Nemo*, les *Thecel*, les *Pharès*, les *Cavalier Jonas*, etc., etc.

Et vous, mes braves gens, qui nous attaquez avec le plus de violence, — avez-vous eu la précaution de montrer votre nez ou vos hypertrophies malsaines.

Soyez logiques au moins, et imitez cet agréable monsieur, avocat-né des gargotiers véreux, — qui après avoir écrit sous trois ou quatre pseudonymes dans une feuille défunte, — s'amuse aujourd'hui à mettre son nom avant, pendant et après chaque article, et à recopier les plaisanteries faites par Guignol contre ses grands confrères, — en ayant soin de s'excuser d'avance et de leur demander pardon de la liberté grande....

Oh ! il est très-beau dans ce rôle-là, — monsieur... Comment diable s'appelle-t-il ?

Arrivons au gros mot :

« Le pseudonyme est une lâcheté ! »

Oui, messieurs, le pseudonyme est une lâcheté, et la dessus nous sommes plus près de nous entendre que vous ne le pensez.

Le pseudonyme est une lâcheté, — quand il ne se dévoile pas devant l'homme qui demande une réparation d'honneur !

Le pseudonyme est une lâcheté, — lorsqu'un homme offensé se rend au bureau d'un journal, — et là ne trouve qu'un concierge, un domestique ou un gamin qui répondent : « Je ne sais pas, je ne connais pas, et surtout je ne dirai pas. »

Eh bien ! quel est celui qui est venu et qui n'ait rencontré que des masques qui ne tombent pas ?

Voyons, parlez, nommez le, — c'est le cas, — ce nous semble.

Où est-il celui-là dont l'épée aurait frappé dans le vide ? Son nom, son nom ?

Ah ! par ton, nous en connaissons un, — mais vous avez pris du délai n'est-ce pas, cher mon-

sieur ? Nous l'avons déjà dit dans notre numéro douze, nous sommes prêts à répondre de nos articles.

Où est-elle alors cette prétendue lâcheté dont personne n'a fait l'épreuve ?

Où est-elle la lâcheté de ceux qui écrivent :

Il nous plaît, — sous la garantie légale de la signature d'un honnête homme et d'un homme de cœur, il nous plaît de rire des ridicules, de montrer du doigt la sottise et de piquer les ballons gonflés de vent, — mais quand l'homme qui se croira désigné dans le sot, — le ridiculisé ou le vantard, voudra connaître un nom et regarder un visage dans un autre motif que celui d'une curiosité à laquelle nous avons le droit de nous soustraire, — il trouvera un nom et un visage.

Est-ce clair ?

Ceci dit, que tous les roquets littéraires aboient à leur aise en mauvais vers, — comme en méchante prose, nous ne prendrons certes pas la peine de nous retourner pour leur crier : Au chenil !

PENSÉES D'UN CANUT

(suite)

Le peuple s'étonna, comme il se pouvait faire,
Qu'un canut seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens !
(LA FONTAINE.)

Examiner une à une les actions de quelqu'un, c'est défilier la *trame* de son existence.

Les tisseurs se plaignent rarement du froid. Ce n'est pas étonnant, ils ne travaillent jamais sans *manchon*.

Echapper à un péril imminent, c'est ajouter une *longueur* à l'existence.

Les illusions sont les faux coups du bonheur ! La réalité est la *botte d'entaquage* des illusions.

La mort est un *ponteau* entre la vie et l'éternité.

Un jour viendra où nous rendrons nos comptes à Dieu. Ses balances seront, sans aucun doute, plus justes que celles de nos fabricants. Rappelez-vous, canuts, mes frères, que toute fraude sera impossible. Ne mouillez donc pas vos *roquets* pour cette occasion.

Faut-il s'étonner de l'esprit d'indépendance qui anime la majorité des canuts lyonnais ? Les fabricants leur répètent constamment de ne souffrir aucune bride.

Le Divorce est un *remettage en deux corps* !

Pour obtenir les honneurs de la guerre, un général romain devait avoir tué six mille ennemis — pour obtenir deux sous de plus par mètre — un tisseur ne doit s'être rendu coupable d'aucune *écorchure*.

Celui qui se fie plus à ses lumières qu'à celles de l'expérience, est exposé à commettre bien des fautes. — Quand il fait nuit, l'expérience du canut, c'est son *chelus* !

Nos commis de fabrique développent en général plus de paquets que d'intelligence !

J'écris ces pensées pour essayer ma verve, — je ferais mieux d'essayer ma soie.

PENSICULATOR.

Mon épitaphe.

Entre l'amour et la haine,
Entre le rire et les pleurs
Entre la fange et les fleurs
Dans le luxe ou dans la gêne ;
Entre le bien ou le mal,
Entre Sagesse et Folie,
Fuyant ou cherchant Julie
J'allais d'un pas inégal.

Entre l'espoir et la crainte,
Entre le chaud et le froid,
Entre le peuple et le roi,
Entre l'audace et la feinte,
Humble ou gonflé de fierté,
Perdant, reprenant courage,
J'ai vécu dans l'esclavage
En rêvant la liberté.

J'ai vacillé sur la route,
Sans pilote ou sans jalon,
De Voltaire à Fénelon,
Dans la croyance et le doute ;
Et passant, pauvre, inconnu,
Tantôt loup, tantôt colombe,
Ainsi qu'un grand dans la tombe
J'arrive aujourd'hui tout nu.

Sur l'Esprit ou sur la Bête,
Le profane ou le sacré,
Entraîné bon gré malgré,
Dans le calme ou la tempête,
J'ai fait plus d'un sot métier
Sous le mépris ou l'envie !!!
C'est l'histoire de ma vie...
Et celle du monde entier.

L'APPRENTI.

CORRESPONDANCE

Frappe-sur-bois. — Nous avons reçu votre question indiscrète, — nous réservons ce qui l'accompagne.

Piloss. — Tu l'auras. — Ne sonne pas la trompette, — tuis mes petits canards comme des gloutons me voleraient cela comme le reste.

Varlopin. — Puisque t'y tient tant, viens les prendre à l'imprimerie, y sont là qui t'attendent. Hein ! ça te vas-t'y ?

Riz-au-lait. — Gare à son cotivet ! — Pour plus tard.

Rigobert. — La plaisanterie pourrait être prise en mauvais part.

O. Microne. — Le plat a été trop souvent servi sur la table des Grrrrands.

Cristos-je-m'en-bats l'œil. — Envoyez toujours. N'oubliez pas que la passion est mauvaise conseillère.

Nepomucène. — Nous prenons note, et nous ferons appel à ton souvenir.

Forcez-la-Réduction. — Ce serait savonner les oreilles à un âne.

C. de Labresse. — Tu dis vrai, et soutiens hardiment : ils ne sont pas même nos bâtards ; ils périront dans leurs excès.

Cusifle. — Allons, mioche, ne piaille pas ; ça gicle et ça giclera longtemps ; mais, nom d'un rat ! n'en peut ben se reposer ?

Un Ouvrier. — Etes-vous content ? Votre pensée est-elle bien interprétée ? Vos envois nous feront toujours plaisir.

I. B. Cacafouilla. — Incompréhensible ! dans le *Tintamarre* ? Ce ne peut être qu'un larcin dans le genre de celui fait à Gothou. Voir sa lettre au n. 15. — Viens à l'imprimerie, nous te conterons la chose.

J. M. D. — Le n. 5 sera mis sous-presse la semaine prochaine.

Une Obsédé. — A bientôt.

Cadet-Guignolet. — Nous le prendrions en contradiction partout. Impossible de le prendre au sérieux. — Nous attendons vos études sans application.

Belle-Embrasse. — Le fruit est mûr, nous le cueillerons.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5